

Le 26 février 2016

Comment arriver au point B en partant du point A?

Pour faciliter la compréhension, je reprends la définition canadienne de l'itinérance du Réseau canadien de recherches sur l'itinérance :

« L'itinérance décrit la situation d'un individu ou d'une famille qui n'a pas de logement stable, permanent et adéquat, ou qui n'a pas de possibilité ou la capacité immédiate de s'en procurer un. C'est le résultat d'obstacles systémiques et sociétaux, d'un manque de logements abordables et adéquats, et/ou de défis financiers, mentaux, cognitifs, [comportementaux] ou physiques qu'éprouvent l'individu ou la famille, et de racisme et de discrimination. La plupart des gens ne choisissent pas d'être un sans-abri et l'expérience est généralement négative, stressante et pénible. »

Le fait de réfléchir à la définition de l'itinérance m'a permis de mieux comprendre ma propre enfance qui a été caractérisée par de fréquents déménagements. Au cours de ma vie, je suis déménagé 35 fois. Mes souvenirs de 8 de ces déménagements s'échelonnent de ma plus tendre enfance jusqu'à l'âge de 14 ans. Aujourd'hui, je prends conscience que la hausse du coût du loyer était probablement la raison de ces déménagements fréquents. N'ayant pas les moyens de rester, la famille devait déménager. Les traces laissées par ces expériences fréquentes et stressantes ont fait en sorte que pendant une grande partie de ma vie de jeune adulte, je devenais fébrile après avoir passé deux ans au même endroit. J'éprouvais alors un besoin irrationnel de déménager, de changer d'environnement. Aujourd'hui, je suis consciente de ces sentiments, mais je n'y cède pas nécessairement. Il m'arrive encore de réaménager l'intérieur de mon foyer, mais il semble que cela soit désormais suffisant pour étancher ma soif de changement.

Lorsque vous côtoyez le chaos et les comportements dysfonctionnels au quotidien – que vous ne connaissez rien d'autre –, c'est ce que vous reproduisez! Le 22 novembre 2013, un article publié dans le magazine *The Atlantic*, écrit par Derek Thompson, un rédacteur de textes liés aux affaires, comportait un lien vers une étude qui associe une perte de 13 points de QI aux personnes qui vivent dans la pauvreté. Les neuroscientifiques Jiaying Zhao et **Eldar Shafir** de l'Université de Princeton ont publié les résultats de leur étude dans la revue *Science* d'août 2013. Je vais tenter de résumer l'article d'après ce que j'en ai compris. « Ce n'est pas que les personnes qui vivent dans la pauvreté sont incapables de prendre des décisions rationnelles, c'est plutôt que l'impossibilité d'échapper à la pauvreté pèse si lourd qu'elles renoncent entièrement à la planification à long terme, parce que les besoins à court terme sont extrêmement pressants et les bénéfices à long terme hautement improbables. » <http://www.theatlantic.com/business/archive/2013/11/your-brain-on-poverty-why-poor-people-seem-to-make-bad-decisions/281780/>
<https://www.princeton.edu/main/news/archive/S37/75/69M50/index.xml?section=topstories>

Si vous consacrez tout votre temps et toute votre énergie à assurer votre subsistance, il ne vous reste plus d'argent ou d'énergie pour aspirer à autre chose!

Les résultats de ces recherches universitaires ne me surprennent pas! Dans mon premier article, j'ai parlé de Simone Weil (1901-1943), une philosophe française, bien ancrée dans les réalités économiques et politiques de son temps. Weil a documenté la lutte des ouvriers français avec lesquels elle travaillait dans les manufactures. Travaillant à leurs côtés, vivant du même maigre salaire, mangeant la même nourriture que procure ce salaire et vivant dans un immeuble décrépi et austère, Weil a compris pourquoi ils n'opposaient aucune résistance à leur situation. Elle remarqua qu'elle était elle-même envahie d'une torpeur accablante et constante. L'apathie qu'elle ressentait la laissait incapable de se défendre ou de défendre quiconque.

Ayant moi-même vécu longtemps dans la pauvreté, je suis encore aujourd'hui déconcertée de voir à quel point ma personnalité et mes décisions sont faussées par les impressions indélébiles ancrées dans ma psyché qui sont encore présentes maintenant que je suis plus âgée. Je comprends beaucoup mieux désormais ce qui m'a motivée à faire les choix que j'ai faits au cours de ma vie; aujourd'hui, je choisis d'agir différemment. Il y a encore beaucoup de choses que je ne comprends pas, et que je ne comprendrai peut-être jamais! Ce qui m'agace et me déconcerte par moment, c'est que nous savons, en tant que société, quels sont les conséquences et les résultats à long terme pour les personnes qui vivent de telles situations. Nous avons les statistiques concernant les détenus, les itinérants, les enfants en foyer d'accueil, les familles, les vies brisées et les décès causés par le désespoir et la drogue.

Les mythes associés à l'itinérance

N° 1 L'itinérance ne touche que les hommes d'âge moyen.

Fait : Le segment de la population des sans-abri qui augmente le plus rapidement est celui des femmes et des familles avec enfants.

N° 2 Les sans-abri n'ont qu'à travailler.

Fait : Il n'est pas facile pour une personne sans-abri d'obtenir un emploi, car elle n'a pas accès à des vêtements propres, à une douche, à du transport et elle n'a pas d'adresse permanente. Certaines personnes ont déjà commis des infractions, ont des problèmes d'apprentissage ou manque d'instruction. Même s'ils trouvent un emploi, bien souvent, leur faible revenu ne leur permet pas d'arriver.

N° 3 On devient sans-abri par choix.

Fait : Personne n'entame sa vie en ayant pour objectif de devenir sans-abri. Il est vrai que de mauvais choix peuvent contribuer à ce qu'on le devienne, mais des circonstances comme la perte d'emploi, la maladie mentale, la violence conjugale et les événements traumatisants influencent fortement ces choix.

N° 4 L'aide apportée aux gens leur permet de rester sans-abri.

Fait : L'accès à de la nourriture et à un abri est essentiel pour vivre. En offrant ces services et d'autres, comme un accès à des salles de toilettes, à des douches et à des cases postales, nous établissons une relation avec des personnes dans le besoin. Nous pouvons ensuite leur offrir d'autres services dans le cadre de nos programmes de rétablissement, comme du counseling, un traitement des dépendances, des compétences personnelles et une formation professionnelle.

N° 5 S'il y avait suffisamment de logements abordables, il n'y aurait plus d'itinérance.

Fait : Les logements aident les personnes qui sont sans-abri pour des raisons de pauvreté. Toutefois, il y a encore bien des gens qui fonctionnent difficilement dans le cadre d'une vie normale, et qui pourraient redevenir sans-abri.

N° 6 Moi, je ne deviendrai jamais sans-abri.

Fait : Si vous parlez aux centaines d'hommes et de femmes que nous servons quotidiennement, ils vous diront qu'ils n'auraient jamais pensé se retrouver sans-abri. Bon nombre avaient un bon emploi, une maison et une famille. Mais à un moment donné, leur vie a basculé. Aujourd'hui, ils tentent désespérément de retrouver leur foyer. <http://www.portlandrescuemission.org/learn-more/myths-about-homelessness/>

THE TRUTH ABOUT ACEs

WHAT ARE THEY?

ACEs are
ADVERSE
CHILDHOOD
EXPERIENCES

The three types of ACEs include

ABUSE



Physical



Emotional



Sexual

NEGLECT



Physical



Emotional

HOUSEHOLD DYSFUNCTION



Mental Illness



Incarcerated Relative



Mother treated violently



Substance Abuse

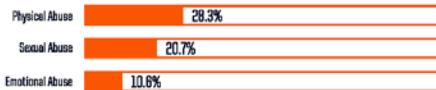


Divorce

HOW PREVALENT ARE ACEs?

The ACE study* revealed the following estimates:

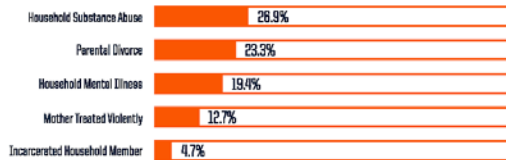
ABUSE



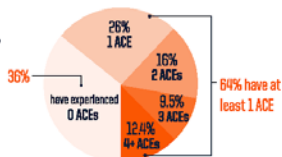
NEGLECT



HOUSEHOLD DYSFUNCTION



Of 17,000 ACE study participants:



WHAT IMPACT DO ACEs HAVE?

As the number of ACEs increases, so does the risk for negative health outcomes



Possible Risk Outcomes:

BEHAVIOR



PHYSICAL & MENTAL HEALTH



L'image que j'ai insérée dans l'article fait référence aux expériences négatives vécues pendant l'enfance. Je l'ai ajoutée à titre d'information. Je poursuivrai l'explication avec des images par résonance magnétique de scintigraphies du cerveau montrant les changements qui s'opèrent dans le cerveau d'une personne qui a subi un traumatisme ou qui est atteinte d'une maladie mentale. Les effets sont bien réels et ont des conséquences importantes non seulement sur ma vie, mais sur celles de nombreuses personnes qui ont vécu des expériences similaires. Je tombe dans la catégorie des personnes qui ont subi les trois formes de mauvais traitement. Ceux-ci étaient constants et la situation a duré longtemps. Bien souvent, je m'étonne de voir que je suis encore là. J'ai cultivé une forme de résilience. Je ne le dis pas pour m'attirer de la sympathie, mais pour améliorer la compréhension et générer de l'empathie à l'endroit des personnes qui ont souffert et qui souffrent encore des problèmes auxquels elles ont dû faire face pour surmonter ces épisodes difficiles de leur vie.

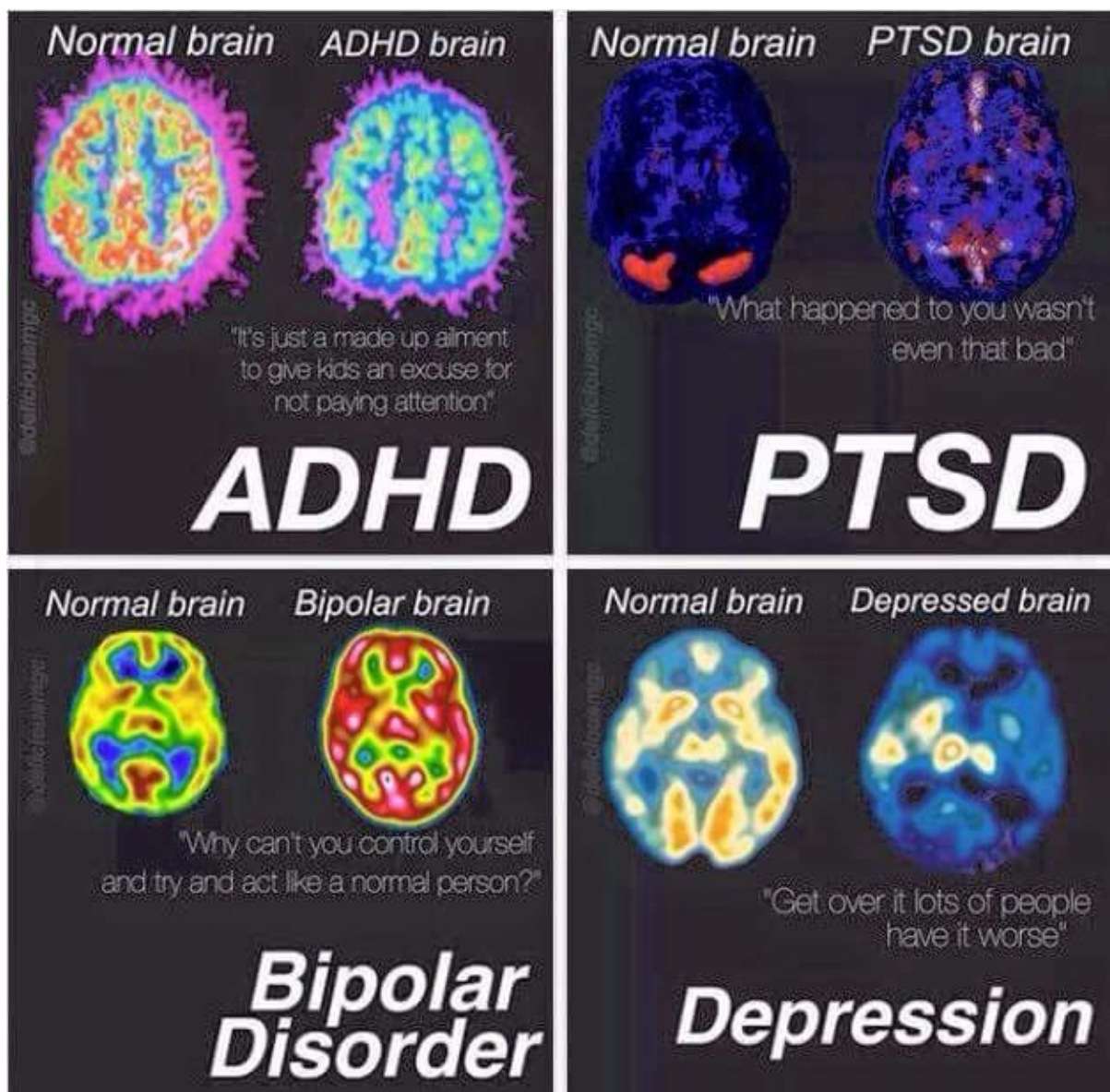


Image 1 : TDAH

Image correspondant à un cerveau normal/image correspondant à un cerveau TDAH
« C'est un trouble inventé qui donne aux enfants une excuse pour ne pas être attentif. »

Image 2 : TSPT

Image correspondant à un cerveau normal/image correspondant à un cerveau TSPT
« Ce qui t'est arrivé n'est pas si grave que cela. »

Image 3 : Trouble bipolaire

Image correspondant à un cerveau normal/image correspondant à un cerveau bipolaire
« Pourquoi n'arrives-tu pas à te contrôler et à agir comme une personne normale? »

Image 4 : Dépression

Image correspondant à un cerveau normal/image correspondant à un cerveau dépressif
« Reviens-en, il y a bien des gens qui sont dans des situations pires que toi. »

Personnellement, mes deux expériences de l'itinérance au sens strict sont arrivées à deux étapes distinctes de ma vie. La première fois, une agression physique de l'homme auquel j'étais mariée a nécessité une chirurgie et une hospitalisation. Je n'ai pas pu travailler pendant trois mois. J'étais alors au début de la vingtaine et je travaillais comme barmaid et serveuse. En raison de mes blessures, je devais suivre de la physiothérapie pour me rétablir. J'ai vécu dans un refuge pour femmes pendant la durée des traitements, puis je suis déménagée dans une maison de chambres. Au début des années 1980, il n'y avait pas beaucoup de places disponibles pour une femme seule. J'aimerais dire que la situation s'est améliorée, malheureusement, ce n'est pas le cas! Quand je dis itinérance au sens strict, c'est pour établir une distinction, car en principe, j'ai été itinérante à d'autres périodes où je dormais sur le divan des uns et des autres. Aujourd'hui, on reconnaît qu'il s'agit là aussi d'une forme d'itinérance. Même si celle-ci semble acceptée par les jeunes, il n'en reste pas moins que c'est de l'itinérance!

Il y a cinq ans, ma santé physique et mentale s'est détériorée. Je me suis retrouvée dans une position que je croyais appartenir au passé. Je consommais, ma santé mentale était mal en point et j'étais engagée dans une relation malsaine. Heureusement, je savais ce que je devais faire à partir de là. Je n'avais pas perdu les outils et les ressources que j'avais acquis pendant les années passées à travailler à mon rétablissement. J'ai suivi une cure de désintoxication, puis j'ai réussi à avoir un lit dans un refuge pour femmes. C'était le milieu de l'hiver. Les lits sont très populaires pendant toute l'année, mais surtout en hiver. Les femmes seules qui vivent dans un refuge y sont souvent pour longtemps. J'en ai rencontré de nombreuses qui y étaient depuis des mois, et plusieurs autres qui y vivaient depuis un an ou plus. S'il en est ainsi, c'est que logements d'urgence sont accordés aux familles avant de l'être aux hommes et aux femmes seuls. Je faisais partie des cas prioritaires en raison d'une entente de garde conjointe de ma fille qui avait alors 13 ans. Avec l'aide du personnel au refuge, je me suis inscrite au Registre de logement social. Je suis demeurée au refuge quatre mois.

À l'heure actuelle, le temps d'attente pour un logement, si vous n'êtes pas en situation d'urgence comme je l'étais, est de 7 à 10 ans, ici, à Ottawa. Il y a 7 800 personnes sur la

liste! Le parc de logement abordable de la Ville d'Ottawa a augmenté de 150 unités en 2014. Il semble y avoir un écart important entre le financement et la mise en œuvre de la volonté de tous les ordres de gouvernement pour mettre fin à cette crise du logement. Ce qui m'inquiète le plus c'est le concept de logement abordable dont on ne cesse de parler! Abordable pour qui? Sûrement pas pour moi ou pour une personne vivant au-dessous du seuil de faible revenu (SFR, 30 000 \$). Comment parvenir à fournir un logement à tous ceux qui en ont besoin? Il faut faire les choses différemment! J'en reviens donc au projet de communauté de micromaisons. Le concept de la communauté de micromaisons comporte plusieurs facettes. C'est une occasion pour les personnes parmi nous qui n'ont jamais ou presque vécues en communauté, de construire quelque chose d'inclusif, de structurer une communauté convenant aux personnes qui vivent en marge de la société.

Il n'est pas important que la micromaison soit une solution temporaire! C'est une solution partielle à la situation actuelle, qui nous permettra de parvenir à notre objectif, soit fournir un logement à tous ceux qui en ont besoin. Le mot clé étant « besoin »!